Prédication du Pasteur Stéphane Desmarais

Culte du Souvenir du 10 novembre 2019

Luc 17 :20-21 – Genèse 2 : 7-9 et 15

Il est malheureusement facile de tenir notre mode de vie pour acquis et d'oublier que tant d'hommes et de femmes se sont sacrifiés pour les libertés dont nous jouissons et ont tout donné pour que l'existence de ceux qui leur survivent soit un jour meilleur. Malgré l'absurdité de toute guerre, leur mort a du sens car elle a ensemencé paix et liberté.

Notre hommage doit nous pousser à nous interroger sur le sens de la mort et de l'après mort, car toute mort ne semble pas porteuse de sens.

Après 2000 ans de christianisme, de progrès scientifiques qui auraient été il y a encore peu considéré comme miraculeux, il nous est toujours difficile au XXIe siècle de proposer une interprétation sérieuse de la mort et une compréhension scientifique de ce qu'elle réserve. On ne peut manquer d'être interpellé par le fait que l'on sache si peu sur un sujet si crucial, si personnel et si universel. D'un autre côté, c'est peut-être bon signe. Cela voudrait dire : quoi qu'il se passe « après », l'important est ici et maintenant.

La réponse de l'Eglise, elle, en interprétant et extrapolant des images de la Bible, nous a légué deux voies possibles de cheminement de l'âme après la mort : une vie facile au ciel ou une vie de souffrance en enfer. Remarquons au passage que dans les deux cas il s'agit bien de vie.
Mais que penser aujourd'hui de ces notions d'enfer, de ciel et de Paradis dont parlent la Bible et dont l'Eglise s'est faite le porte-voix pendant des siècles ? Faut-il, peut-on, encore y croire au XXIe siècle ?

Oui et non ! Car si l'enfer et le paradis existent certainement, ils ne sont pas là où l'imagerie biblique traditionnelle les placent. Peut-on croire et imaginer qu'un enfer promis par l'Eglise soit pire que celui connu par les soldats, quelle que soit la guerre, quel que soit l'ennemi, quelle que soit la bataille ? Non ! Les lieux d'enfer ont existé et perdurent encore chaque jour sur terre. Nul n'est besoin d'en inventer un plus cruel encore.

Sur la couverture de vos recueils de cantiques, se trouve en dernière page, le Notre Père et une confession de foi bien connue qui se récite normalement à chaque messe ou culte. Si mon enseignement personnel préfère se distancier de certaines de ces affirmations du passé et de l'absence d'emphase apportée à l'enseignement du Christ et à son message d'amour et de paix, il est important de souligner que ce texte fait référence à la descente du Christ aux enfers. Cet enfer que l'imagerie médiévale place sous la terre.

Il y a bien sûr beaucoup d'interprétations possibles de ce séjour du Christ en enfer, qui mériteraient une réflexion plus approfondie, mais l'actualité de son message est que Jésus nous rejoint dans nos enfers, dans nos maladies et nos morts, dans nos souffrances et nos famines, dans nos peines, nos doutes et nos désespoirs. Il était là, dans les tranchées de nos soldats, dans cet enfer sur/sous terre.

Et le paradis, alors ? Où se placerait-il ? On comprend depuis si longtemps « les cieux » comme un lieu éloigné, inaccessible à nous, vivants.

Mais mes amis, toute réflexion sur l'imagerie du ciel et de l'enfer doit nous mener à regarder autour de nous, à sortir de notre confinement. Quand nous sortons de cette église, quand nos pas nous mènent dans Soho Square, quand nous regardons autour de nous, nous ne pouvons pas manquer de remarquer qu'au ras du sol dorment réfugiés et sans-abris.

Mes amis, les notions d'enfer et de paradis commencent à la hauteur de ces bancs sur lesquels des hommes et des femmes voient les minutes, les heures, les jours et les années de leur vie défiler, dans le froid et la misère.
Le Royaume des cieux dont parle Jésus devrait commencer ici -au ras du sol- et maintenant.

Plutôt qu'un lieu dans l'espace, les « cieux bibliques » sont plus probablement la métaphore ou le symbole d'un monde où tout se passe bien.
Comme la lune qui revient, millénaires après millénaires, toutes les quatre semaines, dans la Bible, le *ciel* symbolise un monde où tout se passe bien. Comme aujourd'hui, dans l'univers biblique d'il y a vingt siècles, la perfection n'était pas de mise.
Qu'est-ce que c'est alors que le ciel dans la Bible ? C'est un monde mythique où tout fonctionne bien. Sans famines, sans attaques, sans trafic humain, sans traumatismes, parfois cachés, qu'il faut porter toute sa vie.

Le ciel est alors entendu comme symbole d'un monde débarrassé des toxines existentielles qui touchent chacun et chacune et non la promesse d'une belle vie après la mort, où d'un lieu céleste auquel il faudrait aspirer et rêver ou même mériter.

Non ! Le ciel est terrestre et contemporain, ouvert, initié, inauguré par le Christ il y a deux mille ans, et tout comme l'univers est en expansion, son Royaume est lui aussi en expansion. Les histoires et les instructions que nous trouvons dans les Evangiles sont alors là pour nous aider à mettre ce Règne de Dieu en place dans notre monde.

Et on peut sans doute dire, et s'en réjouir, que même si il reste beaucoup à faire, on voit quand même avec le temps ce royaume s'étendre, s'élargir, se propager et gagner du terrain, du moins dans nos sociétés occidentales, aujourd'hui imprégnées des valeurs chrétiennes qui ont été laïcisées et intégrées. On peut dire que le message de Jésus, au fond, a gagné. Il a gagné le cœur et les esprits.
Notre sensibilité à la souffrance des autres, le sentiment d'une compassion universelle, d'une fraternité même universelle, c'est le message des évangiles. Complètement. Donc il a gagné, mais on a oublié d'où il vient. Et peut-être que le problème du christianisme aujourd'hui c'est juste qu'il est devenu invisible. Il est présent sans dire son nom.
De nombreuses personnes proclament leur athéisme, voir leur défiance du christianisme, sans être conscients que les valeurs fondamentales sur lesquelles reposent nos sociétés - égalité entre les êtres humains, les droits de l'homme, la liberté de conscience, etc…- découlent des évangiles.

C'est tout le paradoxe de cette histoire de l'Europe, où au fil des siècles, l'Eglise, en tant qu'institution, a elle-même si souvent trahi le message qu'elle a pourtant su diffuser. Des croisades à l'inquisition, elle a souvent choisi de pratiquer l'inverse du message des évangiles, de tuer au nom de Dieu, alors que Jésus prône la non-violence, (*si on vous frappe sur la joue droite tendez la gauche*), refuse de lutter et préfère mourir plutôt que de faire signe de toute puissance.

Sans le désir institutionnel pour le pouvoir, la beauté de l'évangile peut resplendir. C'est un message d'une très grande modernité, qui aide les hommes et les femmes d'aujourd'hui à vivre, « au-delà » même des religions de par son universalisme.
Il mérite d'être réaffirmer que Jésus n'était pas chrétien. Il n'est pas venu instituer une nouvelle religion, il est né juif et il est mort juif. Jésus avait pour intention de renouveler l'esprit de la religion, de réformer dans l'église sa propre religion -le judaïsme- en montrant qu'il faut vivre dans l'Esprit et non dans la lettre, que la Loi doit intégrer le cœur mais qu'il ne faut pas vivre dans l'application bornée de la loi.
Comme le dit Spinoza, Jésus a voulu graver la Loi au fond de nos cœurs. Tous, qui que nous soyons, il nous faut toujours redécouvrir ce message-là, qui peut nous aider à vivre en tant qu'être humain quelles que soient nos religions ou nos absences de religion.

Partie de la notion de mort, ce sermon est naturellement arrivé à celle de vie.

Notre question du départ, la mort peut-elle avoir un sens, est en effet indissociable de la question de la vie. Parce qu'au fond, c'est bien la vie que nous menons, les valeurs que nous défendons, les engagements que nous prenons et notre rapport à l'autre, à notre prochain, qui au-delà de la vie qui nous porte, donnent tout son sens à la mort qui nous attend.

Parce que nous sommes dans le « déjà et le pas encore » de ce Règne de Dieu en extension, nous avons sur terre bien des enfers qui persécutent injustement des millions d'hommes, de femmes, d'enfants, de vieillards innocents. C'est à nous, nous qui vivons libres et heureux, de mener un combat incessant pour que ces enfers laissent place au Royaume de Dieu.

Oui le « paradis » est à construire !

Le paradis… Un jardin disions-nous. Ce « jardin des commencements » où au début de la Bible, l'homme reçoit ce double mandat de cultiver le jardin et de le garder.

Cultiver le jardin est un début, mais « garder » le jardin c'est à dire le protéger, le préserver, l'améliorer, c'est la construction du monde de demain, d'un monde où le règne de Dieu, ses idées de paix, d'amour, de justice, se répandent toujours d'avantage pour faire de ce jardin qui nous est confié, le paradis de félicité qu'il est appelé à devenir.

Alors malgré mon optimisme lié à la diffusion du message de l'Evangile, il n'en demeure pas moins que par devoir et par honneur pour nos soldats qui ont lutté et sont tombés pour défendre nos valeurs et nos libertés d'aujourd'hui, nous devons chaque jour nous rappeler que ces valeurs et ces libertés obtenues si chèrement, restent fragiles, qu'elles ne peuvent pas être considérer comme acquises, comme les attentats de cette dernière décennie nous l'ont rappelé si cruellement.

Nous avons tous un rôle à jouer dans la poursuite de ce combat et le devoir de garder le sens et la portée du sacrifice de nos soldats.

Aussi, quand nous disons dans le Notre Père : *Que ton règne vienne*, nous pourrions ajouter : *donne-nous chaque jour, à chacun et chacune de le faire advenir un peu plus.*

Ne dites pas le Royaume de Dieu est ici ou là… dit Jésus ,parce que le Royaume de Dieu, il est là au milieu de vous.

Amen